



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.



C'est une tradition bien établie que la présentation des vœux du Nouvel An. A ceux qu'on aime, parents et amis, et même

aux autres. Vérité, sincérité, faux-semblant concourent à cet échange de mots et de messages qui donnent à l'homme, une fois l'an, le sentiment d'une communion universelle que le reste des mois et des jours démentira de manière souvent cruelle.

Qu'importe, une once d'amour vrai se cache peut-être dans ces propos de circonstance, ressassés, usés, stéréotypés. Acceptons-les donc comme le signe d'une volonté réelle de paix entre les personnes, les groupes et les nations. Peut-être est-ce cette parcelle d'amour qui évite le pire et maintient la cohésion de l'humanité...

Aux lecteurs de ce journal je parlerai avec mon cœur. J'en connais certains, un petit nombre, de près ou de loin. En réalité je les connais tous. Un P.G. égale un autre P.G., il y a en eux un quelque chose qui les rassemble et les fait ressemblants : une expérience commune inoubliable. Ce qui reste d'elle quarante ans après est donc également partagé, ressenti, éprouvé. Le temps qui passe a courbé nos épaules et blanchi nos cheveux, nous a rendus plus sensibles aux maux du corps et désignés pour la mort — ultime privilège qui est la loi de nature. Des constatations médicales ont montré les répercussions physiologiques de la captivité, précocité du vieillissement, moindre résistance aux maladies, diminution de la durée moyenne de vie. Le nombre accéléré des décès dans nos propres rangs confirme ces observations.

Comment dès lors, mes amis, ne vous souhaiterais-je pas la meilleure santé possible, celle qui en premier conserve à l'homme la lucidité et le mouvement, ces deux biens qui le distinguent entre toute la création. A ces vœux personnels, je me dois d'associer très justement vos épouses, compagnes de vie que vous aimez et qui vous aiment, qui sont aujourd'hui encore avec vous, et celles dont le mari n'est plus, veuves fidèles au cœur et à la mémoire.

Bonne Année de Santé.

—0—

Un calendrier succède à l'autre et l'homme s'interroge pour savoir de quoi demain sera fait. Sans oser toujours l'avouer, fût-ce à lui-même, c'est avec crainte et tremblement qu'il aborde le cycle renouvelé de ses jours. Pour se rassurer, depuis que les cieux sont déployés à ses yeux étonnés, il n'a cessé de les interroger par auspices, devins, voyants et mille horoscopes.

Mais les plus sages d'entre les hommes savent, eux, depuis le même temps, qu'il est vain de chercher à comprendre l'ordre du monde ou à le devancer dans sa marche. Qu'il soit ordonné, cela reste du domaine de l'acquiescement, du doute ou du refus personnels, en somme de notre liberté.

Monde violent, injuste, tragique, fanatique, celui de l'histoire humaine sous le regard des étoiles ! Comment l'écume de nos jours ne voilerait-elle pas les certitudes les mieux fondées ? Écoutons la

VOEUX

voix d'un homme du siècle, un médecin « sans frontières », plus en souci de l'aujourd'hui du temps que de celui de demain :

«...Ainsi, parce qu'à travers le monde nous l'avons constamment observé, même dans les situations les plus barbares, nous pouvons en témoigner : une histoire d'amour et de tendresse est inscrite, en petites touches impressionnistes, sur cette tragédie. Elle n'est pas parallèle ou contraire à la mort, au meurtre, à la maladie ou l'injustice, mais se déroule dans le secret et porte en elle le renouveau. Cette conviction n'est pas une croyance ou un conte pour enfant. C'est bien une certitude. Elle se passe au présent, tandis que l'histoire se déroule énigmatique au prix de tant de souffrances et de morts — elle chuchote avec entêtement que chaque vie est importante et que l'univers a un dessein ».

Mes amis, lorsque la trame cruelle des événements troublera notre âme, provoquant effroi et doute, rappelons-nous cette ardente conviction de Xavier Emmanuelli : au cœur de la tragédie sont inscrites aussi des histoires d'amour et de tendresse.

Bonne Année d'Espérance.

—0—

Il me reste un dernier souhait, il concerne ce journal, qui est vôtre. Son existence n'est pas menacée, dire qu'elle est précaire serait exagéré. Elle doit seulement être préservée : c'est le lien entre nous.

Outre le moyen d'échanges interpersonnels, si nécessaires, « il est aussi le lieu d'une parole et d'une voix que les hommes de notre génération ont à transmettre », reconnait un correspondant.

En effet, bien des textes ici publiés le sont essentiellement dans le but d'entretenir, en respectant cette exigence morale, les liens qui unissent les survivants. Les leçons de la captivité ne se limitent pas aux rencontres et aux voyages, elles ont une valeur d'enseignement qui dépasse le banal et l'ordinaire. Du moins le croyons-nous.

— L'aspect financier est l'autre donnée préoccupante du problème. Terre à terre peut-être, mais incontournable nécessité. Le coût de l'impression croît un peu plus chaque année, les recettes pour y parer non. Comment dans ces conditions atteindre à l'équilibre ? Souci du Trésorier et du Rédacteur responsable du journal. La générosité de quelques-uns peut-elle suffire devant la diminution des effectifs, l'augmentation des contributions et des charges ? Ce sont là des questions qui nous concernent tous directement. Qu'en 1986 l'Amicale, et l'Amicale c'est vous, se donne les moyens d'exister, sans secours extérieur, dans la seule fierté de son identité : « Amicale des Stalags VB - XA, B, C » !

Bonne Année au Lien.

J. Terraubella.

★ ★ ★

1940 - La solitude, la faim, le froid, l'absence du courrier de France, le travail forcé, les barbelés — dénuement du corps et de l'âme —, nous n'avons pas oublié. Chaque retour du solstice d'hiver, la mémoire nous vient de ce temps déboussolé où l'homme endurait le tourment du mépris, de la violence, de la guerre. Prisonnier !

Dans la nuit qui nous enserrait, d'aucuns gardaient lové au fond de leur cœur un petit éclat d'étoile en signe d'espérance. Grande fut la souffrance de tous ces hommes contraints par d'autres hommes. NOEL d'exil et de larmes !

J. T.

Ballade de Noël

Autour de nous s'évapore
sous l'éclat du dernier soleil
un halo de bonheur, pareil
à des tissus argent et or,
translucide et brillant décor
que font aux vitres les fleurs de gel.
Mais où sont les joies de NOEL ?

★ ★

Pour le captif, les souvenirs
du passé qu'il se remémore
reviennent en ce jour encore :
espérance et clair avenir...
Il entend les éclats de rires
des petits enfants au réveil
dans la joie du jour de NOEL.

★ ★

Cependant que le jour languit
sur la ville — silence et neige —
prions !... Celui qui seul abrège
les heures lentes et nôtre ennui,
ce tendre Agneau lance un appel !
Croyons à l'ange ! — il nous conduit
Là où vagit Dieu à NOEL.

★ ★

Simple bergers, pauvres pêcheurs
comme autrefois disant : Messire
vous plairait-il, peut-il suffire
l'humble présent d'un triste cœur ?
Des captifs (ils portaient vainqueurs)
vous prient, fervents, en votre hôtel :
Rendez-leur la joie de NOEL.

★ ★

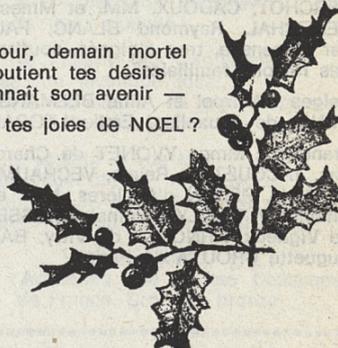
Voici vos fils, ils sont fourbus
des prodiges en pleine peine
des « désireux » de prendre haleine
et racheter le temps perdu.
Ces pauvres bougres morfondus
retrempez-les aux joies nouvelles
de la Nuit Sainte de NOEL.

★ ★

ENVOI

Puissant du jour, demain mortel
ton orgueil soutient tes désirs
— nul ne connaît son avenir —
Mais où sont tes joies de NOEL ?

René QUINTON.
Noël 1940.
Bad-Oldesloe.



1986 approche : pensez à votre cotisation

Les Anciens d'ULM/DANUBE



L'an 1985... s'en va
laissant derrière lui
plus de soucis, de peines... que de joies.
La vie le veut ainsi...

« Assez de malheureux, ici bas, vous implorant
L'Homme n'a point de port,
Le temps n'a point de rives...
Il coule... et nous passons ».

Que ce dernier mois de l'année soit pour tous plein de joie, en cette veille de Noël, dans vos familles réunies, petits et grands, autour du sapin scintillant ou de la crèche.

Bon Noël pour tous ! Nos vœux de santé et de bonheur pour l'année nouvelle : 1986... Que celle-ci soit prospère et ne nous réserve que des jours heureux. Mais en attendant d'échanger ces souhaits et vœux de vive voix : N'OUBLIEZ PAS LE DIMANCHE 5 JANVIER 1986 A L'OPERA-PROVENCE ! On vous y attend à partir de 12 heures.

Inscrivez-vous sans plus tarder. Retenez votre table. Et que celle des Anciens d'Ulm batte tous les records. Nous comptons sur vous. Parisiens, banlieusards et provinciaux... heureux de vous accueillir et fêter joyeusement « REINES et ROIS » d'un jour !

Suite page 2

Sous l'Ormeau (suite)

NE MANQUEZ PAS CE DIMANCHE 5 JANVIER 1986 et sachez nous le réserver.

Roger HADJADJ sera des nôtres, avec son kommando de Schramberg : merci pour cette jolie carte de la Costa Brava (Lloret del Mar). Séjour trop chaud... mais bien agréable l'Espagne. Il en garde un bon souvenir. A bientôt Roger.

CARNET ROSE

Une petite Alexandra est née chez les enfants de nos amis JOSEPH. Bonheur et prospérité pour la petite tant désirée. Félicitations aux heureux parents ; joie partagée avec Papy et Mamie que nous pourrions féliciter une fois encore le 5 janvier.

Vigneux, octobre 1985.

NOS PEINES

Mme BERRUE nous a quittés. Mère et belle-mère de nos amis et camarades Madeleine et Lucien ARNOULT.

Malgré son grand âge, Mme BERRUE, quand sa santé le permettait, présidait nos réunions et son esprit, sa gentillesse, sa vitalité enchantaient tous ses amis.

Après une douloureuse maladie elle s'est éteinte le 6 novembre 1985. Nous la pleurons tous.

La cérémonie religieuse a eu lieu le 12 novembre en l'église St-Pierre St-Paul d'Ivry. Une foule nombreuse d'amis et voisins était venue saluer une fois encore cette femme de cœur, bonne et aimée de tous.

MM. et Mmes JOSEPH et DUEZ apportaient à nos amis le réconfort en partageant toute leur peine, ainsi que celui de nombreux « Anciens d'Ulm » par la pensée et s'excusant de leurs absences.

—0—

UNE EMOUVANTE JOURNEE DU SOUVENIR : 16 NOVEMBRE 1985

Les Anciens d'Ulm et leurs familles se sont rendus à Arnières sur Iton, près d'Evreux, dans le petit cimetière où repose Jean BLANC, Ancien d'Ulm-VB, camarade et ami fidèle, décédé le 3 mars 1985.

Accueillis par sa veuve Paulette BLANC, le Président René SCHROEDER, Ancien d'Ulm, déposait au nom des Anciens d'Ulm (français et belges) présents et absents, une plaque-souvenir à la mémoire de ce camarade, de cet ami qui avait su, tant de fois, nous faire rire, par sa bonne humeur, son esprit et qui, aujourd'hui, nous fait tant pleurer.

Jean ne savait rien refuser. Empressé, serviable, sa bonté comme sa gentillesse n'avaient pas de limite. Toujours présent à nos réunions, à nos voyages, à nos rencontres, partout où il passait il laissait le souvenir d'un homme de cœur, loyal et bon. Son souvenir demeure impérissable. Tous nous le pleurons. Un vide de plus dans nos rangs et celui-ci est encore plus grand.

Après une minute de recueillement, des fleurs étaient déposées au pied de la dalle où dort à jamais celui que nous aimions bien, en union de pensée avec tous les présents et absents, belges et français.

ADIEU JEAN !

Avant de se séparer, une bien touchante lettre de sa fille Mireille était lue, pleine d'émotion et de gratitude envers tous les amis et anciens camarades de son père tant regretté, et en pensée car trop éloignée pour se joindre à nous. Nous l'embrassons très fort.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - VB.

Autour du Président René SCHROEDER, de son épouse et de Mme Paulette BLANC : Mmes COURTIER, BERCHOT, CADOUX. MM. et Mmes DUEZ, REIN, HINZ, SENECHAL, Raymond BLANC, FAUCHEUX, BATUT et par la pensée, trop éloignés, souffrants ou retenus pour des raisons familiales :

Belges : Marcel et Aline BELMANS de Bruxelles, Mme DENIS de Bruxelles, Emile LEGRAIN de Tamines.

Français : Mmes YVONET de Chard, RIBSTEIN de Belfort, JACQUET de Reims, VECHAUME de Paris, MIQUEL de Paris, PELON d'Asnières. MM. et Mmes RAFFIN de Chambéry, VAILLY d'Epinal, GRESSEL de Paris, JOSEPH de Vigneux, ARNOULT de Vitry, BALASSE de St-Leu et Huguette CROUTA de Paris.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 95 31 38 02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...



Quelques nouvelles pour la fin de l'an 1985.

Un coup de fil de nos amis MARSCHAL en bonne forme tous les deux et qui se rappellent aux bons souvenirs des copains. Comme chaque année rendez-vous à l'Assemblée Générale le 9 mars prochain à Paris. Pensons à la table du 604 !

Un autre coup de « bigophone » de nos amis FRUGIER, lesquels après avoir hébergé Suzanne BRES-SON quelques jours, l'ont reconduite chez elle à La Glandière. Très gentil à eux de ne pas oublier notre Suzanne, en bonne forme par ailleurs.

Et puis une visite ! eh oui, nos très bons amis Claire et Bernard ROBERT de retour d'une visite en région parisienne nous ont fait le plus grand plaisir de faire un détour par Poitiers et de venir passer 48 heures avec nous. Nous avons été très heureux de ce court séjour en regrettant que ce dernier ne se soit pas prolongé un peu plus. A l'année prochaine sur la Côte !

Nous voici à la fin de l'année 85. Ayons une pensée pour ceux qui ont souffert et également aux cataclysmes survenus au Mexique et plus récemment en Colombie, à ces pauvres petits enfants qui ne verront pas Noël.

Alors mes bons et vieux amis, à vous, à vos familles, je dis une fois de plus : « JOYEUX NOEL ! » et je vous adresse mes vœux les plus sincères pour une bonne année 1986 et surtout une bonne santé.

Mle 369 - Stalag 1B puis XB.
Maurice MARTIN.

P. S. - Peut-être une visite à Poitiers de quelques-uns d'entre vous en 1986 ? Je vous rappelle ma devise : « Qui vient en ami, arrive trop tard et part trop tôt ! »

KOMMANDO 605

Chers Amis,

Après 40 années d'existence, notre Amicale est toujours active et présente, grâce à de plus « jeunes ». Aussi je vous demande de ne pas oublier votre cotisation 1986, si nécessaire pour répondre à tous les besoins.

Je vous présente à tous mes meilleurs vœux pour la nouvelle année : santé d'abord et moral maintenu, même dans l'adversité.

Meilleurs vœux en particulier aux amis MARTEL qui m'ont fait un immense plaisir par leur présence à mes côtés lors de la dernière Assemblée générale. Oui, bonne année 1986 !

Roger LAVIER.

Source : « Le fonctionnaire ancien combattant » n° 410 - 1985.

MESURES EN FAVEUR DE CERTAINS PRISONNIERS DE GUERRE AYANT REFUSE LA NATIONALITE ALLEMANDE

21018 - 13 décembre 1984 - M. Jean-Marie Rausch attire l'attention de M. le secrétaire d'Etat auprès du ministre de la défense (Anciens combattants et victimes de guerre) sur le fait qu'après la signature de l'armistice en 1940 un certain nombre de prisonniers de guerre originaires des départements du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle ont refusé la proposition formulée par les autorités allemandes d'obtenir leur libération moyennant l'acceptation signée par ces prisonniers de guerre de devenir citoyens allemands. Certains d'entre eux ont subi de ce fait une captivité de cinq ans et souvent des traitements spéciaux ou des sévices en représailles de leur attitude patriotique. Si, depuis la fin des hostilités, un certain nombre de mesures concernant les citoyens de ces trois départements ont été prises pour reconnaître et compenser les situations préjudiciables qu'ils avaient eu à subir pendant la guerre, aucun des textes en vigueur ne vise expressément les prisonniers de guerre ayant refusé la nationalité allemande pour obtenir leur libération. Or, la comparaison de leur situation avec celle de leurs compatriotes résistants à l'occupation peut présenter certaines analogies. Ainsi, lui demande-t-il de bien vouloir lui préciser quelles mesures le Gouvernement envisage de prendre tendant à revoir la situation de ces anciens prisonniers de guerre, afin de les faire bénéficier d'une juste compensation de leurs sacrifices.

Réponse. — Parmi les prisonniers de guerre, ceux qui apportent la preuve qu'ils ont accompli des actes de résistance à l'ennemi définis par l'article R. 287-1 du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre et pour qui cette activité a entraîné une

Remerciements

Depuis quelques mois, je reçois un important courrier : ma santé ayant causé quelques inquiétudes à mes amis P. G.

Qu'ils se rassurent, tout va pour le mieux présentement.

Je m'excuse auprès de mes correspondants de ne pouvoir répondre à leurs gentils messages par une lettre personnelle, car ils sont trop nombreux, mais je tiens à leur dire que j'ai été très sensible à leur chaude amitié et très profondément touché de voir que la santé de ma modeste personne les préoccupait tellement.

Je remercie ces sympathiques amis et je constate avec joie que je n'étais pas pour les lecteurs du Lien un inconnu dont on voyait le nom sous un article, mais un ami fraternel qui venait chaque mois leur rendre visite. C'est une constatation bien agréable et qui éclaire mes vieux ans. Merci à tous.

Je profite de mon passage au Lien pour adresser à ses lecteurs, mes vieux amis P. G., mes meilleurs vœux de santé et de bonheur pour 1986, et que longtemps encore nous puissions échanger nos messages par l'intermédiaire de notre Lien.

Henri PERRON.

DÉCÈS

Le 22 octobre 1985, décédait, à Fréjus, mon ami Jean-Lucien LAURENT. Il avait 72 ans.

Ancien inspecteur divisionnaire de police à Saint-Raphaël, il était en retraite à Fréjus, dans sa villa « Jeanne d'Arc » où, dans le jardin, se dresse la statue de la Pucelle. Jean était né en Lorraine.

Je l'ai connu, en tant que P. G., au Waldho où il était infirmier. Nous avons sympathisé dès notre première rencontre. Il aurait pu couler des jours tranquilles à l'hôpital, mais le démon de l'évasion le tenaillait et un beau matin, en 1941, je crois, il disparut et je ne le revis qu'après la Libération.

Membre de l'Amicale, il nous apporta toujours son soutien moral et financier et son brusque départ nous affligea tous. Quant à moi je perds un ami sincère et combien sympathique et je le pleure.

A chacun de mes séjours sur la Côte d'Azur je le rencontrais, soit à son bureau soit chez lui où il vivait avec sa sympathique famille, entouré de l'amour de ses enfants et de son épouse si vaillante et si soucieuse de la santé de son cher Jean. Dans nos rencontres nous parlions toujours de notre vieux Waldho et de ses anciens occupants.

J'ai eu la grande joie de le rencontrer à l'Assemblée Générale de 1985, où, avec Mme LAURENT, ils étaient à la table du Waldho, près de moi, et nous nous étions promis de nous revoir à l'Assemblée Générale de 1986.

Adieu Jean, mon vieux camarade, avec lequel j'ai partagé au Waldho le pain de l'amitié, tu nous quittes en chemin, car pour toi, l'heure de la halte était arrivée, mais nous ne t'oublierons jamais.

A Mme Jean LAURENT et à ses enfants, je renouvelle mes sincères condoléances.

H. PERRON.

En cas de changement d'adresse, prière de bien vouloir la notifier au Bureau en joignant la somme de 10 F en timbres poste pour frais de renouvellement de la plaque-adresse.

aggravation de leur situation par un transfert dans un camp de concentration ou dans un camp de représailles (tels que Rawa-Ruska, Colditz, Lubeck par exemple) peuvent obtenir, selon le cas, le titre de déporté résistant ou d'interné résistant. Tel n'est pas le cas de ceux dont la situation est évoquée par l'honorable parlementaire ; pour leur part, ils bénéficient des avantages offerts au titre de la captivité : selon la durée de cette dernière, elle autorise soit l'anticipation maximale de cinq ans de la pension de vieillesse au taux de 50 % si elle a été interrompue après six mois par une évasion réussie, soit une anticipation calculée en fonction de la durée des services militaires de guerre ou (et) de la captivité ; il est souligné en outre que toutes les périodes de mobilisation et de captivité sont validées gratuitement pour la retraite. Enfin, il n'est pas envisagé d'étendre aux intéressés le statut de patriote résistant à l'Occupation (P.R.O.) qui concerne des victimes civiles de guerre incarcérées en camps spéciaux.

ATTENTION

EN RAISON DU CALENDRIER POLITIQUE, L'ASSEMBLEE GENERALE 1986 AURA LIEU A LA CHESNAIE DU ROY A VINCENNES LE DIMANCHE 9 MARS

COURRIER DE L'AMICALE

Mes Chers Amis,

Je me permets, une nouvelle fois, de faire appel à votre compréhension. Plusieurs d'entre vous nous ont reproché de ne pas faire paraître leurs demandes de recherches sur notre journal. Ce n'est pas de la mauvaise volonté de notre part, ni un favoritisme prémédité envers ceux dont les noms y figurent, mais un manque de lisibilité de la signature de nos correspondants.

Il faut que vous sachiez une chose : le Bureau, petit à petit se renouvelle... L'âge, la fatigue, la maladie, l'état de santé des épouses de nos amis, ont fait, qu'en très peu de temps, nos chers et dévoués PERRON, GEHIN, se sont trouvés dans l'obligation d'interrompre volontairement. Près de quarante années de dévouement à notre Amicale leur ont permis de connaître à tous ses rouages, ainsi qu'une grande majorité de ses adhérents.

Des « nouveaux », qui ont, récemment pris leur retraite, et qui se nomment : TERRAUBELLA, MOURIER, et votre serviteur, essayent de leur succéder. Comme vous tous, nous avons nos obligations et essayons de faire pour le mieux, afin d'arriver à la hauteur de nos « anciens ». Aussi, je vous demande, à titre personnel, de faciliter notre tâche en ajoutant votre nom en LETTRES CAPITALES, après votre signature sur votre missive ou carte postale, lorsque vous ne spécifiez pas l'expéditeur.

Merci encore mes chers amis, et ne me considérez pas comme un enqueteur. Dans quelques dizaines d'années, j'arriverai peut-être, avec mes amis du bureau, à tous vous connaître et alors je ne vous ennuierai plus avec mes demandes. En attendant, recevez mes amitiés les plus cordiales et à bientôt le plaisir de vous lire, ce qui est pour moi et pour tout le Bureau, une récompense à nos efforts.

Bonne fin d'année et surtout bonne santé.

Robert VERBA.

— ★ —

Merci à notre ami BRION Jacques qui nous envoie une carte de Lesparre et qui écrit : « En vacances dans le Médoc (pays de nos ancêtres) où le soleil mûrit la prochaine vendange qui promet d'être belle, je pense à tous ceux qui pendant ces semaines si propices à une douce oisiveté, préparent le prochain numéro du Lien, ou se livrent à d'autres travaux nécessaires au bon fonctionnement de l'Amicale... »

Que ces pensées ne gâchent pas tes vacances, cher Jacques, le travail est moindre pendant les vacances et nous avons établi une sorte de relai.

Une carte de notre ami Maurice ROSE, de Noce Morvandelle, nous annonce que la rentrée est proche. A ce jour, elle a déjà eu lieu, et nous pensons déjà à l'organisation de notre prochain congrès.

Une carte de notre ami LEMOINE, de Provençères-sur-Marne (Haute-Marne), en vacances à Fréjus, fait part de son meilleur souvenir à l'équipe de l'Amicale et regrette fort de ne plus accueillir son ami BRANDT et son épouse en Haute-Marne.

Notre ami ANCEMENT, 57 bis, Av. de Lattre de Tassigny, 54000 Nancy, nous envoie une très jolie carte de Doué-la-Fontaine (M.-et-L.), représentant les grottes dans les arènes. Ce n'est qu'une courte escapade vers l'Ouest, nous écrit-il, et amitiés à tous.

« Il me serait agréable si tu pouvais passer dans le numéro du prochain « Lien », dans la rubrique du Courrier, l'article ci-après, nous demande JAFFRAY André, 38, Route Nationale, 62158 L'Arbret :

« BANTAS André, envoie ses amitiés à CORMONTAGNE Roland, 2^e baguette du 69^e Musique. Une troisième baguette s'y joint, c'est André JAFFRAY, dit « Bidasse », 38, route Nationale, 62158 L'Arbret. Au cas où l'un ou l'autre se souviendrait... des nouvelles seraient bienvenues ».

Voilà qui est fait, cher André.

Au cas où des amis voudraient renouer des relations avec eux, Hubert DINE et son épouse vous prient de noter leur nouvelle adresse qui est : Rue Neuve, Midrevaux, 88630 Coussey.

Notre ami PION Virgile et son épouse Marie-Thérèse, Impasse du Calme, Boulouris, 83700 Saint-Raphaël, nous adressent une magnifique carte représentant le Château Royal de Neuschwanstein, et écrivent au dos :

« A l'occasion de mon 80^e anniversaire, nous avons fait l'acquisition d'une résidence secondaire où nous pourrions recevoir tous nos amis ».

Nous en avons pris bonne note, mon cher Virgile, et envisageons sérieusement de faire notre prochain banquet dans ton château. Merci pour ton offre, et bon anniversaire.

Notre ami JOSSE Roland, Guisevières, 17700 Les Andelys, se déclare très déçu par notre journal ! Il cherche des compagnons de captivité ayant été en kommando avec lui et, comme il l'écrit : « toujours rien ! » Ce sont toujours les mêmes qui écrivent pour pas grand chose : des bêtises, on peut dire !

Cela nous change un peu d'avec les compliments habituels. Nous espérons que la rancœur de notre ami s'effacera en retrouvant d'anciens camarades de kdo.

Notre ami LANQUE Marcel nous informe de son changement de domicile. Sa nouvelle adresse est la suivante : LANQUE Marcel, 1-3, rue de Goello, 22170 Châtaudren, à laquelle il espère recevoir des nouvelles de ses anciens camarades d'Ulm auxquels il envoie toutes ses amitiés.

Notre ami Jean WEBER, Cedex 3005 à Norroy-les-Ponts-Mousson, 54700 Pont-à-Mousson est heureux d'avoir effectué le second circuit du souvenir, organisé par notre ami P. DUCLOUX, pendant lequel il a eu, ainsi que son épouse, le plaisir de faire de nombreuses connaissances. Il écrit : « Je dois vous dire que tous les articles sont lus et relus, même par mon épouse qui ne s'intéressait que de très loin au monde combattant et aux anciens C.P.G., un peu comme tous nos compatriotes qui n'ont pas eu un des leurs à subir ce triste

privilege, et ce n'est pas l'émission du 24 juin qui modifiera cette incompréhension ».

Notre ami BLIN Roger, 26 A, Av. Pierre Mendès-France, 27200 Vernon, au cours d'un séjour dans le Berry, pays de son épouse, a eu le grand plaisir de rencontrer un ancien du VC : PROT Jean, domicilié à 18200 Saint-Georges de Puisieux, et ont pu ainsi évoquer de nombreux souvenirs des années sombres de leur captivité.

Notre ami FRANC Jules, 10, rue Travot, 31500 Toulouse, en vacances en Bretagne avec son épouse, nous promet une prochaine visite à l'Amicale.

Pour nous c'est toujours un immense plaisir de recevoir nos amis, et sans qu'ils ne s'en rendent vraiment compte, cela nous donne un coup de fouet dans la volonté de poursuivre notre tâche.

Je ne m'étendrai pas sur la grande joie que Michèle et moi avons ressentie de rencontrer pendant nos vacances à Arcachon les couples PINLON Max, GEHIN Emile, MOURIER Marcel, TERRAUBELLA Joseph, RETAILLAUD Jean, VEYRIERE Albert, etc... Tous des mordus de l'Amicale !

Notre ami LEGON Joseph, Le Port-de-Boine, 74130 Bonneville, remercie le détachement d'Achin qui a pensé à lui lors de son séjour à Pointis-Inar. Il adresse son bon souvenir à tous.

Notre ami belge A. ISTA écrit de Dax : « Sous un ciel plus clément que celui de Belgique nous avons passé une semaine bien agréable auprès de notre camarade de kommando que je n'avais plus revu depuis 40 ans. Amical souvenir de A. ISTA et de son épouse et de R. POULTET et son épouse ».

Notre ami MARGAT Robert, 17, Av. du Bel-Air, 75012 Paris nous écrit : « En lisant « Le Lien » je vois que M. l'Abbé FORESTIER recherche l'Abbé BUIS. J'ai bien connu l'Abbé BUIS et ai appris par un ex-prisonnier de Nienburg le décès de ce dernier. Regrettant de transmettre cette mauvaise nouvelle, j'adresse mes amicales pensées à tous.

Nous sommes fiers d'apprendre par l'U.N.A.C. que notre ami COURTIER Julien, ancien des Stalags X-A-X-B, vient d'être nommé Chevalier du Mérite National.

Tous ses amis P.G. lui adressent leurs plus vives félicitations.

Notre ami MINEUR Marcel, 33 bis, rue de Créqui, 80110 Moreuil, ancien du VB, nous écrit avoir, en compagnie d'une trentaine d'anciens P.G., accompagnés de leurs épouses, rencontrés de nombreux anciens combattants d'outre-Rhin lors d'un voyage au pays de Hesse. Ces derniers font partie de la Deutscher Soldatbund-Kyffhauser, association pour le rapprochement des peuples, qui les accueillirent avec une telle cordialité qu'il tient à les en remercier par l'intermédiaire du Lien.

CARNET ROSE

Chez nos amis belges (septembre 1985) :

« M. et Mme Armand ISTA-SMETS sont heureux de vous faire part du mariage de leur petite-fille Lydia BEQUE avec M. Francis CHRETIEN. Mariage civil le 22 août 1985, religieux le 7 septembre, en l'église Saint-Léon, à Rocourt ».

Notre Amicale présente ses vœux de bonheur aux jeunes mariés et ses félicitations aux familles, particulièrement à ses amis, Mme et M. Armand ISTA.

CARNET NOIR

Mme VENTURELLI Marguerite, 147, Route des Condamines, 06670 Saint-Martin du Var, nous fait part, en septembre dernier, du décès de son mari, notre camarade VENTURELLI Enzo. Nous partageons sincèrement votre deuil, Madame et nous vous présentons nos condoléances attristées.

C'est avec une grande tristesse que nous apprenons le décès de notre ami PASQUIET André, ancien du kommando de Schramberg, 31, Place du Centre, 22200 Guingamp.

Nous adressons à sa famille, à ses proches, nos plus vives condoléances.

Mme Hubert DINE, rue Neuve, Midrevaux 88630 Coussey, nous fait part du décès survenu le 20 octobre dernier de son mari, notre camarade de captivité : « Le vide est grand, j'ai tout perdu... »

Chère Mme DINE, nous comprenons et partageons votre peine. Il vous reste le souvenir inoubliable de vos cinquante-deux ans de vie commune et de tout ce que vous avez construit ensemble. C'est là votre consolation.

Mots croisés n° 414 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I					B	O	N	N	E
II									
III	E	T							
IV									
V									
VI	H	E	U	R	E	U	S	E	
VII									
VIII									
IX	A	N	N	E					

HORIZONTALEMENT :

I. - En mettant un tank à l'avant, vous aurez produit une suite épaisse. II. - Risqua imprudemment. - III. - Se dit d'un vent qui souffle du nord sur la Méditerranée. - IV. - Avant mi. - Sigle de Schutzstaffel dont on n'oublia jamais les atrocités. - Sixième degré de la gamme de do. - V. - Immobiliserais quelqu'un. - VI. - C'est ainsi que je vous souhaite les années suivantes ! - VII. - Renforcement emphatique employé en tête d'un énoncé. - Acre. - VIII. - Allonge. - IX. - Que la nouvelle vous apporte à tous, santé, joie et bonheur, ce sont mes meilleurs vœux. - Abréviation de collège.

VERTICALEMENT :

1. - Tâchera de trouver. - 2. - Brochette servant en partie à fixer les grosses pièces de viande sur la broche. - 3. - Enzyme. - Alternative. - Que celui qui arrive apporte le bonheur à tous. - 4. - Rend la tranquillité et la confiance. - 5. - Cassée. - Voyelles. - 6. - Poème ancien destiné à être mis en musique. - Se jetat sur. - 7. - Avec « Na » devant, c'est un délice. - Espèce de vipère. - 8. - Adore grimper sur les murs ou aux arbres. - 9. - Accumulées à l'excès.

Notre dîner du 1^{er} jeudi du mois tombe cette année le 2 janvier. Estimant que ce repas se trouverait trop près des agapes de fin d'année, nous avons résolu de le remplacer par un DEJEUNER, le :

DIMANCHE 5 JANVIER 1986

qui aura lieu à « L'Opéra-Provence »

66, rue de Provence (à l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin), 75009 Paris à 12 h 30.

Nous vous espérons nombreux, et que le tirage de la fève dans la galette des Rois donnera à cette fête de retrouvailles toute sa gaieté coutumière.

Nous vous demandons simplement de bien vouloir nous aviser de votre présence quelques jours à l'avance, afin de prévoir le nombre de tables à réserver.

Merci et à bientôt.

MENU

Filets de Sole Sauce Royale
Pièce de Bœuf
Haricots Verts - Pommes Sautées
Salade Verte de Saison
Fromages
Salade de Fruits
Galette des Rois
Café

VINS :

Réserve du Patron
Blanc Chazeron

Prix net, tout compris : 125 F

BON APPETIT !

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Par un détour... assez peu mystérieux, la rédaction du journal a reçu, au plein milieu de l'été, ce ravissant poème qu'elle publie avec plaisir. Remerciement à l'auteur et à... l'envoyeur.

« FEMINITES... »

Inattendue, à l'heure où se creusent les rides, Une amitié virile, est un dernier présent Offert par le Destin : élixir bienfaisant, Fleur découverte, au bord de nos sentes arides !

Pour sceller, sans défaut, ce pacte fraternel, Filles d'Eve, mes Sœurs, ne vous laissez pas surprendre ! Cheminez, prudemment, sur la « Carte du Tendre », Au large des écueils et du Piège éternel...

Au creux de votre main, qu'une lèvres s'attarde ? Que le souffle furtif, caresse vos cheveux ?... N'en permettez pas plus ! Aux prémices d'aveux, Imposez la Raison, qui vous souffle : « Prends garde ! »

Protégez cet accord, exigeant loyauté ; Nourrissez-le d'humour, d'un mystique idéal, D'une écoute attentive à l'humaine détresse ; Parfois, du rire fol, de la complicité !

Aux jeux vivifiants, de l'Esprit qui s'enflamme, Pour une juste cause, un mystique idéal, Vous forgerez, mes Sœurs, chaîne de pur métal, Ce lien délicat, préservé de tout blâme.

Que, sur votre chemin, attentif à vos lois... S'arrête un Chevalier, vous offrant son escorte, Acceptez-le, sans crainte : au seuil de votre porte, Il saura n'effleurer, que le bout de vos doigts !

Odetta LANG.

(de l'Académie des Poètes Classiques de France. Croix de bronze).

CORRESPONDANCE



Chers Amis,

En mettant de l'ordre dans mes papiers j'ai retrouvé cette « unique photo » prise dans des circonstances difficiles — du kommando 692 en 41 ou 42 — à Hahn, près de Oldenburg. Comme notre journal a déjà eu la délicate attention d'en faire paraître, j'ai pensé que vous pourriez aussi passer celle-ci. Cela j'en suis sûr ferait plaisir à mes vieux anciens camarades (lecteurs du Lien) du kommando de se retrouver, mais aussi à leurs familles et amis certainement.

Je vous remercie à l'avance, de ce que vous ferez pour moi et en profite pour adresser ma fidèle amitié à tous mes anciens camarades de ce kommando, avec mes vœux de bonne santé malgré les ans qui passent et les rangs qui s'éclaircissent...

Bien cordialement et mon bon souvenir à vous amis dévoués de l'Amicale.

H. FISSE, Allée du Docteur Abadie, Bourg-sur-Gironde 33710.

L'ami DURAND, de Pont-à-Mousson, écrit :

« Un lorrain signale à son journal local qu'il existe, près de Coblenz, un cimetière français à proximité de la forteresse Frantz (rive gauche de la Moselle). Au pied du fort et à vingt minutes à l'est du Pont de la Moselle, on peut voir une petite stèle commémorative du tombeau de MARCEAU et, tout à côté, le cimetière des prisonniers de guerre français (ceux de 1870) du camp de Petersberg. Aucune indication précise n'est donnée sur le nombre de ces soldats morts ».

QUARANTE ANS APRES

« Entre le 25 juin et le 7 juillet 1945, la France devait recevoir de ses alliés américains 230.000 prisonniers allemands détenus dans des camps dirigés par l'armée des Etats-Unis. Ces prisonniers devaient être employés par notre pays à des travaux de terrassement » (Le Figaro de l'époque reproduit dans le « Figaro Magazine » du 29 juin 1985).

Nous recherchons des camarades qui auraient connu ces camps de prisonniers allemands en France à ladite période ou par la suite ou susceptibles de fournir des renseignements y relatifs (anecdotes, archives) qu'ils voudront bien nous adresser.

De même, nous recherchons des ouvrages ou des récits de prisonniers allemands contenant leur captivité tant chez nous qu'en d'autres pays (U.S.A. - U.R.S.S.). Nous donner si possible les références de ces ouvrages.

(Communiqué de Pierre DURAND).

R. SCHNEIDER, de Mettet (Belgique) me communique une coupure de « l'Est-Eclair » consécutive à l'émission de télé du 24 juin dernier. Le texte est de GANNE Marcel, Mle 22632, du stalag V A. En voici un extrait :

« Le réalisateur de l'émission aurait dû interviewer des anciens des kommandos miniers, celui de Gleiwitz en particulier.

— Les rescapés du travail, de la maladie, et aussi des bombardements de l'enfer de Brux.

— Ceux du kommandos de mines de fer d'Einsener, ancien bague autrichien.

— Et combien d'autres, tous mal nourris, malades et travaillant tous les jours 10 à 12 heures ; leurs réponses auraient été bien différentes de celles que nous avons entendues.

Il est vrai que des P.G. ont été fort bien traités, principalement ceux travaillant dans des petites fermes, dans l'artisanat, la petite industrie, mais dans une moindre proportion, pour la majorité la vie a été dure, impitoyable physiquement et moralement, les défaites allemandes des dernières années leur ont donné espoir et les ont aidés à subir la fin de la captivité plus facilement.

Quel qu'ait été son sort, employé dans un stalag, traité décevant dans une ferme, ou malheureux dans un kommando d'industrie, le P.G. a perdu les meilleures années de sa vie, c'est-à-dire de sa jeunesse, compte tenu du service militaire, de la guerre, certains ont été absents 8 années de leur foyer, la plupart sont rentrés avec une santé ébranlée, il leur a fallu retrouver une situation, construire ou reconstruire un foyer, et tout recommencer, et avec tout cela les belles années d'une jeunesse à jamais perdues.

Le P.G. avait droit à moins d'oubli de la part des autres, à plus de considération et moins d'ingratitude de la part de l'Etat, il n'a pas été un mauvais soldat, en 1940, il a été trompé et par le gouvernement et par ses chefs militaires. Et malgré cela il a fourni lors de son retour un réservoir de sagesse et de modération, un travail avec une ardeur sans égal, tout ceci sans oublier les 40 000 copains restés là-bas, morts soit de maladie, soit tués dans les bombardements, soit par suicide volontaire... »

Ganne Marcel.
Mle 22632 - Stalag V A

Merci à l'Abbé FORESTIER, de Marvejois, qui a bien voulu nous dire tout l'intérêt qu'il attache à ce journal.

Dernière minute, de P. DURAND : « Je fais part du décès de Paul RICHARD, survenu à Malaucourt-sur-Seille (Moselle) à la suite d'une longue maladie et dont les obsèques ont eu lieu le samedi 2 novembre, à Neuville-les-Badonvillers (M.-et-M.)

Beaucoup d'entre nous ont certainement dans leur bibliothèque le livre qu'il écrivit en 1974, « Le temps des amertumes », dans lequel il raconte en détail la vie infernale menée à la compagnie disciplinaire d'Heuberg (Stalag V B).

Le Lien (n° 343 de juin 1979 et 389 de septembre 1983) a évoqué ce lieu de répression où « ce n'était plus une discipline de fer qu'on exigeait des prisonniers de guerre qui y faisaient un stage. C'était une vengeance qu'on assouvissait sur eux » (p. 96). Trois-cents pages comme j'en ai rarement lu, des personnages typés, tels les gardiens « Le Bigleux », « Face de rat », « Le Matraqueur », et des P.G. exemplaires, Dartois, Duroc et Salmon — l'interprète. Rappelons que ce camp disciplinaire était aussi celui des S.S. punis...

Le Bureau de l'Amicale exprime ses condoléances attristées à Mme Paul RICHARD et à toute la famille de notre camarade.

Merci à l'ami DORLE pour sa lettre adressée à Henri PERRON, suite à mon « édito » du numéro d'octobre. Les propositions qu'il nous fait pour pallier aux « difficultés » financières du Lien ne seront pas retenues pour l'instant... la situation ne l'impose pas absolument. Merci pour sa générosité.

De Vancouver, nos amis BERNARD et Mme nous envoient par lettre du 16 octobre amitiés et bises. Merci à eux et qu'ils se gardent en santé durant le long hiver qui vient.

(J. T.)

La gazette de Heide

LES LEBENSBAG
DONS DE LA CROIX ROUGE

Chaque fin de mois ou plus exactement toutes les cinq ou six semaines, les mois allemands pour les distributions étant plus longs que ceux du calendrier, la Croix Rouge nous fournissait des vivres.

L'homme de confiance de la compagnie était chargé de les percevoir et de les répartir entre tous ses kommandos, mais nous devions aller les chercher à Heide où était le dépôt.

En tant que responsable, j'avais été désigné une fois pour toutes et je prenais pour m'aider un camarade du werft, les artisans refusant de se séparer de leur gefang pour toute une journée. Ils venaient chacun à leur tour, pour ne pas faire de jaloux, car ce petit voyage qui rompait la monotonie des jours était loin d'être une corvée.

J'étais prévenu l'avant veille. Le wachmann qui nous conduisait venait nous réveiller avant les autres et un sac de toile roulé sous chaque bras nous allions prendre le train omnibus qui mettait une bonne heure pour couvrir les vingt kilomètres nous séparant de la ville. Là nous avions encore une trentaine de minutes de marche pour être à destination.

Au camp IV, PROST Gaston nous attendait. Il avait été choisi comme homme de confiance de la Cie en 1943 pour sa bonne connaissance de l'allemand, ayant passé une partie de sa jeunesse en Sarre, alors sous mandat français. Ils étaient allés le chercher dans une ferme où il coupait des choux. Il servait de liaison entre le stalag et les kommandos de travail.

Il avait le tempérament persévérant et calme du franc-comtois qu'il était et tenait tête au hauptmann de qui il avait la confiance. Cet officier de réserve préférait pour sa tranquillité ne pas avoir d'histoires et tranchait souvent les différends avant les juges du stalag, pour notre bien. Arrivé au camp IV, comme il faisait encore nuit, le cuisinier nous offrait un gobelet de malt chaud en attendant que tout le monde soit là.

Quand tous les envoyés des autres kommandos étaient présents, la répartition commençait.

Gaston avait aménagé son dépôt dans le grenier de la bâtisse en pierre qui abritait le kdo. Cela tenait de l'épicerie et du bazar, mais il y régnait un ordre impeccable. Il l'avait entouré d'un solide grillage car il y avait eu du chapardage. Un comptoir en planche en interdisait l'entrée au « client » et servait de table pour déposer son registre de comptabilité. Sur des étagères étaient disposés, bien rangés : des boîtes de lait, du café soluble, des conserves de singe, des cartouches de cigarettes frappées de la francisque de Pétain, des cigarettes américaines, etc...

A même le sol, étaient posés des sacs de légumes secs. Des caisses ouvertes montraient dans du papier bleu, les fameux biscuits de soldat qui étaient pour nous une véritable manne : trempés dans l'eau, ils gonflaient en doublant de volume ; il suffisait de les poser sur

la plaque du fourneau pour obtenir de croustillants petits pains blancs.

Gaston nous les réservait ainsi qu'aux kdos qui ne mangeaient pas à leur faim. Les « bauers », nourris convenablement à la ferme, n'en avaient pas. Il nous distribuait quelque fois de l'habillement, du linge, des chaussettes et, pour s'entourer les pieds, des carrés de flanelle dits « chaussettes russes », du cuir pour ressemeler les chaussures et bien d'autres choses de première utilité.

Une fois la distribution terminée, Gaston, après avoir fermé son local au cadenas, venait nous rejoindre au réfectoire où il nous faisait part des circulaires reçues du stalag. Nous devions les transmettre à nos camarades.

A midi nous mangions la soupe et quelques pommes de terre avec ceux du kdo et nous ouvrons la boîte de sardines que nous avions apportée.

Les travailleurs de jour avaient une heure de repos pour le repas, il n'était pas rare de retrouver d'anciens amis venant de chez nous et dont nous n'avions pas de nouvelles.

Les gefangs voisins, venus en cariole, étaient repartis depuis longtemps, le paysan qui les avait amenés étant pressé.

L'après-midi, le gardien qui nous avait conduit venait nous chercher et, ployant sous la charge de nos sacs pleins, nous prenions la direction de la gare. Nous ramenions souvent un nouveau camarade et nous faisions connaissance pendant le trajet.

Ce fut un jour un boucher qui sortait de l'hôpital. Il avait essayé de se mutiler pour se rendre inapte au travail et se faire ainsi libérer : un camarade aussi dur que lui. Lui avait sur sa demande tranché la main droite au couteau de boucher, et ce jusqu'à l'os, entre le pouce et l'index. Une bassine pleine d'eau chaude où se trouvaient les lames tranchantes était apprêtée pour simuler un accident pendant la vaisselle.

Hélas, un habile chirurgien allemand lui recousit la main et la rendit de nouveau apte au travail malgré une certaine raideur du pouce.

Il se rendait à Busum chez un autre employeur boucher où il était affecté.

Je procédais le soir à la distribution entre tous, y compris aux belges, qui, à leur tour partageaient leur tabac qu'ils recevaient en paquets d'une livre, quand ils en recevaient. Je faisais ensuite un compte rendu de ce que j'avais appris là-bas.

Ainsi se terminait cette journée de semi-liberté qui, lorsqu'il ne faisait pas trop froid, était fort agréable.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

PRECISION

Dans « La gazette de Heide » du mois dernier, page 2, le nom du chansonnier belge décédé à malencontreusement été omis : il s'appelait FAUCONNIER. Excuses à l'ami J. Aymonin.

LA CAPTIVITÉ
des épreuves difficiles,
une expérience unique

1945. — Il y a quarante ans, la longue épreuve des barbelés se terminait par le grand retour des P.G.

La Captivité : une longue épreuve, une extraordinaire expérience : les deux sûrement.

Des épreuves difficiles, car la captivité fut une suite de dures conditions. Courage, ténacité, résistance physique, garder le moral, ceci sous la menace, la contrainte permanente des vainqueurs. Loins des siens, dans les camps, les kommandos, le soldat français sût ne pas se résigner, tenir, subir, mais en restant digne de son uniforme, et rester malgré tout un homme.

Expérience unique, car elle a été faite d'un contact permanent avec les dures conditions des camps, du climat, avec un brassage permanent avec d'autres hommes.

Captivité 40-45, creuset terrible, dure épreuve, car elle était celle de la défaite, de l'esclavage, de l'humiliation, de l'exil.

Personne ne pensait que l'exil durerait cinq ans. Mais malgré de longs mois derrière les barbelés, la plupart des P.G. sont restés des hommes.

Et ce long exil, et une expérience unique de la condition humaine de la vie captive. Expérience de l'amitié, de la solidarité, au-delà des clivages philosophiques, des divergences sociales, politiques et autres.

De cette dure captivité est né cet esprit P.G. que nul ne peut connaître sans l'avoir vécu et qui a donné l'éclosion de cette exceptionnel climat d'amitié, de fraternité qui dure depuis quarante ans.

Epreuve collective et personnelle, la captivité fut l'école réelle d'une authentique fraternité, de la tolérance, de la solidarité.

Amis P.G., soyons fidèles à l'esprit des camps, à la fraternité des « barbelés ».

P.G., soyons dignes, soyons fiers de notre passé K.G., restons aujourd'hui, comme hier, plus unis que jamais.

André CHABERT
(VB VA 22888).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 414

HORIZONTALEMENT :

I. - Charbonné. — II. - Hasarda. — III. - Etésien. — IV. - Ré. - S.S. - La. — V. - Clouerais. — VI. - Heureuses — VII. - Et. - Apre. — VIII. - Etire. — IX. - Année. — C.E.S.

VERTICALEMENT :

1. - Cherchera. — 2. - Hâtelet. — 3. - Ase. - Ou. - An. — 4. - Rassure. — 5. - Brisée. - E.E. — 6. - Ode. - Ruat. — 7. - Nan. - Aspic. — 8. - Lière. — 9. - Entassées.

LA LIBÉRATION DU KOMMANDO DE BUCH (suite)

(Se reporter au numéro de septembre, page 3)

La liberté est au bout du Champ

Le lendemain de cette promenade nocturne, je repris dès le lever du jour, comme mes camarades, mes activités agricoles ; c'était réellement le début du printemps ; le bleu du ciel était strié de fines écharpes de nuages, les bourgeons éclataient sur tous les arbres et le feuillage d'un vert si tendre luisait sous le soleil bienfaisant, tandis qu'il commençait à neiger sous les pommiers fleuris. Partout on s'affairait aux derniers labours qu'un long hiver avait retardé. Il était temps pour les fermiers de mettre les bouchées doubles ; tout était si calme, à croire que la veille j'avais rêvé. Sitôt terminé le repas de midi, mon patron m'envoya herser un champ éloigné de deux bons kilomètres, à proximité d'un village voisin. Lowe, le civil russe et la vieille Resel servante que nous avions baptisée « La gabel » c'est-à-dire la fourche, parce qu'elle ne possédait plus que deux longues dents en saillie sur la lèvre inférieure) m'accompagnaient et rassemblaient à la fourche les racines blanches du chiendent que la herse extirpait du sol.

Vers 14 h 30, alors que je me baladais avec mon attelage au centre du terrain, trois chasseurs alliés nous survolèrent à très basse altitude ; ils ne firent que passer, se balançant d'une aile sur l'autre, comme pour nous saluer amicalement avant de s'éloigner pour aller surveiller la grande route en quête d'une colonne allemande à mitrailler. Une demi-heure plus tard, une petite troupe d'une quarantaine de feldgrau s'en vint d'Unterweiler. Les soldats qui la composaient allaient clopin-clopin, traînaient, comme nous l'avions fait cinq ans auparavant, leurs pieds dans la poussière. Il y avait parmi eux quelques blessés qui boitaient lamentablement ou qui avaient la tête bandée ou encore un bras en écharpe. Ce printemps 1945 ressemblait à s'y méprendre au printemps de 1940.

Aux environs de 16 heures, dans la direction de l'ouest, j'entendis un roulement continu qui attira mon attention : j'arrêtai mon attelage et écoutai attentivement ; cette fois, il n'y avait plus de doute possible : c'était le cliquetis caractéristique de chenilles. J'appelai aussitôt Lowe qui s'approcha de moi ; il écouta à son tour et fut finalement de mon avis ; c'étaient bien des chars qui progressaient là-bas en direction du Danube.

Bientôt, des soldats allemands firent leur apparition dans la plus parfaite des débâcles au milieu des labours. La grande retraite avait commencé. La fuite par les chemins de campagne s'avérait trop lente ; les combattants du III^e Reich devaient gagner du temps et, poussés au derrière, ils filaient droit devant eux afin d'échapper à l'ennemi. J'en conclus aussitôt qu'il était moins cinq pour nous également.

Aidé de Lowe, je rechargai la herse sur le chariot et me remis en route vers le village. La vieille Resel était furibonde parce que nous avions pris la décision de retourner, pour elle, en bonne et fidèle servante à la cervelle un tantinet dérangée, il fallait absolument travailler jusqu'à six heures quoiqu'il advint : c'était la règle. Pour nous, au contraire, la règle consistait à sauver notre peau !

— Eh bien ! Reste ici ! lui dis-je et lui indiquant l'horizon, j'ajoutai en riant : les Américains arrivent et vont te couper le cou !

Face à sa mauvaise volonté, nous laissâmes Resel en plan. Au trot, nous rentrâmes à Unterkirchberg : il n'y avait plus une âme qui vive dans les champs. Nous pénétrâmes dans la cour de la ferme vers 16 h 30. Mon patron, pour qui le boulot était sacré, fut assez étonné de nous voir réapparaître à une heure aussi hâtive.

— Tu as déjà fini ? interrogea-t-il, sachant bien que cela n'était humainement pas possible.

— Les Américains sont là ! rétorquai-je.

Incrédule, il haussa les épaules, mais je lui expliquai néanmoins ce qui s'était passé là-bas. Il avait l'air très étonné.

— Et Resel n'est pas avec vous ? ajouta-t-il comme pour nous narguer.

— Non ! Elle a voulu poursuivre son travail, lui dis-je, mais lorsqu'elle aura les chars aux fesses, elle se mettra à courir deux fois plus vite que nous, à moins qu'elle ne soit déjà aux mains des Américains !

Notre patron haussa les épaules et entra dans son habitation.

Vers 17 heures, nous entendîmes, toujours dans la direction d'Unterweiler, tirer le canon. Un quart d'heure plus tard, comme nous l'avions prévu, Resel rentra à son tour au pas de course.

J'allai trouver mon patron et lui demandai de téléphoner à notre gardien polonais, pour lui dire que vu les événements, nous désirions rentrer au kommando auprès de nos autres camarades. Il le fit sans se faire prier ; sur le moment cela m'étonna : le son du canon avait dû le faire réfléchir.

A 18 heures, notre gardien débouchait à vélo dans la cour de la ferme. Je lui fis aussitôt part de ma décision :

— Les Américains ne sont plus très loin. Nous allons rentrer tout les cinq à Buch.

— Mais, je n'ai pas reçu d'ordres de mes chefs d'Ulm, dit-il avec un certain embarras.

— A Ulm, lui répondis-je, ils ont autre chose à faire et ils ne pensent certainement plus à nous. Vous allez prévenir mes copains, leur dire qu'ils doivent nous rejoindre immédiatement et ordonner à leurs fermiers qu'ils leur préparent des vivres pour trois jours.

Le brave polonais se lissa les moustaches, remonta sur sa bicyclette et obtempéra à ma demande. Une demi-heure plus tard, mes quatre amis m'avaient rejoint et notre gardien, mission accomplie, regagnait à grands coups de pédales le kommando. Je demandai à mon patron la permission d'emprunter la petite charrette et un cheval, ce qu'il m'accorda. Nous amenâmes la carriole au pied du perron et commençâmes le chargement de nos maigres hardes.

Le canon tonnait maintenant sans arrêt en un roulement continu dans la direction d'Ulm. Le chargement terminé, j'allai trouver dans sa chambre le civil russe et lui demandai de nous accompagner jusqu'au kommando afin de ramener ensuite l'attelage chez Radi, dès que nos bagages eussent été débarqués à Buch. Il refusa net ne voulant prendre aucun risque inutile. Nous lui proposâmes alors des paquets de cigarettes et de tabac, quelques boîtes de conserves et finalement, ayant jugé le paiement suffisant, il acquiesça à notre demande et notre lent cortège s'ébranla sur la grand'route.

Au moment où nous franchissions le pont enjambant la rivière nous croisâmes l'âme damnée du village, Nothelfer, le chef nazi en grand uniforme, croix gammée au bras. Jamais il ne nous était apparu aussi majestueux : il lançait ses derniers feux ! Notre sang se glaça.

— Où allez-vous ? interrogea-t-il.

— Nous retournons au kommando ! fut notre réponse.

— Dépêchez-vous ! ajouta-t-il, la barrière anti-chars va être fermée.

Nous ayant prévenu, il poursuivit son chemin vers le village. Nous arrivâmes encore à temps : dix civils de

la Volksturm s'affairaient autour de la barricade. Ils nous regardèrent passer, le visage triste en se disant sans doute que nous étions les voyageurs de la dernière heure. Le canon grondait et tonnait toujours du côté d'Ulm et à présent que nous avions atteint le sommet de la crête, nous apercevions au-dessus de la ville, le ciel qui rougeoyait comme celui d'un coucher de soleil annonciateur d'un violent orage. Nous nous engageâmes rapidement dans le petit sentier de droite qui conduisait à notre « Villa en Wurtemberg ».

En passant à proximité du bois, nous aperçûmes quelques soldats allemands à l'affût à l'orée de ce dernier. Nous arrivâmes enfin au kommando où régnait la plus vive animation. Nos amis accoururent aussitôt et nous aidèrent à décharger notre charrette, puis Lowe retourna à la ferme avec l'attelage ; par mesure de sécurité, nous lui conseillâmes de rejoindre le patelin par la route de la vallée qui, contournant le moulin, conduisait à Unterkirchberg par Mussingen. Nous savions que sur cette route secondaire, aucun obstacle anti-chars n'avait été dressé.

Nous fûmes assez surpris de l'obscurité qui régnait dans la vieille demeure ; nos amis nous annoncèrent que depuis peu de temps le courant électrique avait été coupé. Comment n'y avions-nous pas songé plus tôt. Le courant nous était fourni par la centrale d'Ulm et il était plus que probable que sous l'effet du bombardement, l'énergie électrique de tout le secteur avait été touchée. Les panneaux d'occultation, devenus inutiles, n'avaient pas pris leur place habituelle et l'air frais de la campagne envahissait toutes les chambres. C'était l'air pur de la libération qui gonflait nos poumons et nous nous en rendions à peine compte. Nos amis nous présentèrent deux civils français et une femme russe qui avaient tous trois élu domicile chez nous en cette mémorable soirée. L'un, occupé à la scierie, avait accompagné les travailleurs prisonniers rentrant chaque soir au kommando ; le second était accouru d'un village voisin ; la russe, joli brin de fille ma foi, avait quitté la ferme de ses patrons et demandé asile chez nous, malgré la présence d'une vingtaine de bonshommes bien en chair, mais plus excités par la proximité des troupes alliées que par ses charmes indéniables. De son côté, il est certain qu'elle eût préféré faire la culbute avec un français ou un belge plutôt que d'être violente par un allemand. Nous primes possession de nos paillasses en discutant néanmoins longuement des événements.

Nous commençons à nous assoupir, lorsqu'au dehors, dans la nuit claire, les criquets emplirent la campagne de leur chanson monocorde. Vers les dix heures, les vitres et la baraque tout entière tremblèrent : le canon tonnait tout proche. Les criquets se turent aussitôt, quelques oiseaux, réveillés en sursaut, s'envolèrent d'un pommier en poussant des cris réprobateurs.

En un instant, toute la population du kommando fut debout, scrutant dans la nuit la plus infime des ombres. Quelques coups de canon furent échangés de part et d'autre ; il était cependant impossible de localiser les positions des antagonistes. L'échange dura quelques minutes, puis tout rentra dans l'ordre et le calme le plus complet revint. Dans tous les bosquets, les cricris reprirent, d'abord avec hésitation, puis de tout cœur, leur chant interrompu.

Nous décidâmes de regagner notre lit et de nous endormir. Pourtant, le sommeil ne vint pas. Si personne ne fermait les yeux, chacun guettait le moindre bruit extérieur et devinait que son voisin avait lui aussi les yeux grands ouverts et fixait peut-être une lointaine étoile qui en ce moment même luisait également dans le ciel de sa patrie qu'il allait bientôt retrouver après cinq années d'absence.

Peu à peu, l'aube se mit à laver les velours sombres de la nuit et le soleil se leva radieux, annonciateur d'une merveilleuse journée.

A suivre.

Le coin du sourire :

En feuilletant les quelques « Lien » du Stalag X.A rapportés de captivité, je suis tombé sur une histoire racontée par le P. G. R. LEBEAU qui décrit bien l'esprit des petits kommandos : pour tuer les quelques pauvres petites heures de tranquillité, après une journée souvent exténuante, tout était prétexte à distraction ; jugez vous-même !

Robert Verba.

Le plus beau mensonge

« C'est bien simple : nous sommes 14. A 78 cigarettes par bonhomme, cela fait 1092. Nous en avons 1095. Il y en a donc 3 en rab ! Faisons-en un prix pour un concours. — Quel concours ? »

On discuta et l'on finit par décider d'attribuer le prix à celui qui raconterait ou ferait le plus beau mensonge. Cela aiderait toujours à passer une soirée.

— « Trois cigarettes, Messieurs ! Et des vraies troupes, pas des franciscains ! »

Il était drôlement excité, l'homme de confiance ! Il faut dire que, commis-voyageur de son métier et doué d'une langue dorée, il avait des chances sérieuses de gagner le prix. Aussi ouvrit-il la compétition en débitant son boniment sur le fameux soutien-gorge X... — élégant, invisible et inusable — qui, ainsi que le claironne la renommée « retient les forts, soutient les faibles, ramène les égarés » et donne à toutes les femmes la silhouette même de Vénus.

Le pharmacien vint ensuite et vanta les miraculeuses vertus de l'élixir Z..., l'universelle panacée, le médicament à la mode : « ... et dépêchez-vous d'en prendre pendant que cela guérit encore ! » On s'extasia sur ces deux premiers concurrents. Non moins hardis parurent les deux suivants : Le boucher n'avait jamais tenu que de la viande de première qualité, et ne savait pas ce que c'est de jeter avec force le bifteck sur la balance ; le petit crémier ne baptisait pas son lait et ne vendait que des œufs du jour.

— « Moi, dit un cinquième, je proclame que la soupe au sureau est excellente, et que nous ne savons

pas faire la cuisine, en France ! » Pas mal ! Pas mal !

— « Et moi, susurra le sixième, ma patronne m'a demandé : Tu aimes les rutabagas ? Et je lui ai répondu : Voui... ». Ho ! Ho ! Ho ! elle est bien bonne, celle-là !

Un gars à l'air un peu fat dit en se lustrant les cheveux : — « Heu... vous savez, la petite polonaise... Je lui ai raconté qu'elle était la plus belle fille du monde, que je n'avais aimé aucune femme avant elle, que l'amour qu'elle m'inspirait... — Ça ne compte pas ! Elle ne pige pas un mot de ce qu'on lui dit ! — Peut-être, n'empêche qu'un moment après... hum !... tu me comprends ? — Oui, mais ça, ce n'était plus un mensonge, mon vieux. Aux suivants ! »

L'un jura qu'il se trouvait très bien de ne plus boire de pinard, et qu'il continuerait en France ; l'autre, qu'il avait dû attendre de travailler en ferme pour prendre des leçons de maintien à table ; un rigolo, qui se contenait, assura d'un air pur qu'il n'avait jamais carotté une poule, ni même un œuf. On rit.

Et il se trouva quelqu'un, bien entendu, pour certifier que c'était un peu pour la classe. Fort bien, mais est-ce un mensonge ?

Le militant politique, quand vint son tour, récita simplement son vieux laïus-maison d'autrefois. Et c'était un enchantement de l'entendre. Le Paradis terrestre était offert au peuple, dans une apothéose d'Age d'or. Les auditeurs en étaient enrôlés d'émotion. Pour un mensonge, oui, c'était un beau mensonge ! Mais leur embarras croissait : à qui donner la palme ?

— « Dis donc, toi, gros père, tu n'as encore rien dit ? » L'homme se souvint qu'il avait été contribuable ; il expliqua tout bonnement sa dernière déclaration d'impôts. Et ce fut un cri d'admiration.

— Et toi, Marius ? Toi, l'homme de Marseille ? tu en fais une gueule, ce soir ! tu es encore en train d'apprendre de nouvelles injures dans ton dictionnaire ? Allons, raconte-nous aussi ton plus beau mensonge ! »

Marius se renfrogna encore, le nez dans son livre. (C'est comme ça chaque fois qu'il s'est engeueulé avec son vieux. D'avoir manqué de mots pour répondre, ça l'étouffe, le pövre !)

A la fin, il releva la tête, eut un regard sombre et un ricanement de mépris :

« Vos trois cigarettes ? vous pouvez vous les foutre au... (ici, quelque chose d'extrêmement désobligeant). Et d'abord, vous apprendrez que Moi, je n'ai jamais menti ! »

Alors, à l'unanimité, on lui décerna le prix.

R. LEBEAU.

ERNST LE MARIN

Les Anglais et les Américains ont débarqué depuis quelques mois en Normandie et leurs troupes bousculent les Allemands à travers la France.

La Division Leclerc fait son entrée à Paris. Ernst un jeune ouvrier, engagé volontaire à 18 ans, missionnaire, est venu voir ses camarades allemands ouvriers au Werft.

Déjà, l'an dernier, vêtu d'un superbe uniforme de marin, il est venu pèrorer. En se moquant des Alliés, il nous avait vanté les fortifications de la Manche et de l'Atlantique qu'il jugeait imprenables.

Aujourd'hui, revêtu d'une tenue de fantassin défraîchie, il est moins glorieux. Il se tient au centre d'un cercle d'Allemands et parle à voix basse. Le contre-maître laisse pendre ses moustaches à la Bismark en regardant piteusement le bout de ses souliers. Ils ont tous une tête d'enterrement.

Se détachant du groupe, il est venu nous trouver. Après les salutations d'usage, la tête basse, il nous raconta son épopée.

Depuis la Normandie, il est redescendu jusqu'à la Loire avec les Américains aux trousses, puis s'est retrouvé à Bordeaux. De là il a traversé le Massif Central jusqu'à Lyon, harcelé nuit et jour par les « terroristes ». Il a rejoint « Besankon » où les partisans Franc-Comtois leur ont infligé de lourdes pertes. Puis il a eu cette parole :

— « Je me suis bien moqué de vous... maintenant je vous comprends. »

Sur ce il nous salua militairement et s'éloigna. Il put partager notre expérience jusqu'au bout car il fut fait prisonnier à son tour.

Francis VEINHARD.

Prisonnier de guerre à STALINGRAD

« Quarante années se sont écoulées depuis la bataille au bord de la Volga. Le nom de Stalingrad comme celui de Verdun lors de la Première guerre mondiale, est devenu le symbole du total dévouement militaire, d'indicibles souffrances, d'hécatombes de victimes sanglantes et de cruel anéantissement.

« A l'exception de Verdun, jamais auparavant un coin de terre n'a été défendu avec autant d'acharnement que la ville écrasée sous ses ruines au bord de la Volga ne le fut par les Soviétiques et jamais auparavant, une si grande armée d'élite, habituée à la victoire, n'a été vaincue dans des circonstances aussi lamentables, voir même sacrifiées comme dans le siège de Stalingrad.

« Cette bataille fut la plus longue et la plus sanglante de l'histoire militaire. Elle dura deux-cents jours et, avec l'effondrement de tout le secteur sud du front de l'est allemand, elle coûta la vie à au moins deux millions d'hommes. Son souvenir ne s'effacera pas plus que celui de la campagne de Russie de Napoléon et l'incendie de Moscou.

« Lors de son avance vers la Volga, la VI^e armée allemande comptait 330 000 hommes ; 6 000 revinrent dans leur patrie. Je suis un de ces survivants. Après sept ans de captivité, j'ai écrit ce livre de souvenirs et de grave examen des faits ».

Ainsi s'exprime dans l'avant-propos de son livre pour l'édition française « Stalingrad » paru en 1983 aux éditions Albin Michel, un officier de l'état-major du 8^e Corps d'armée de la VI^e armée, Joachim WIEDER, né le 13 mars 1912 à Marlissa, en Silésie. Spécialisé dans les langues romanes et l'histoire et diplômé à ce titre de la Sorbonne en 1938. Fait prisonnier le 3 février 1943 à Stalingrad, il fut libéré après sept années de prison et de travaux forcés, en 1950. Il retrouva son épouse après dix ans de séparation. Artisan actif de l'entente franco-allemande, il est officier de l'Ordre National du Mérite depuis le 12 mars 1981. La « Revue de la Deuxième guerre mondiale » a salué son ouvrage comme « l'un des meilleurs sur le sujet ».

Nous remercions les éditions Albin Michel d'avoir bien voulu nous autoriser à publier quelques bonnes feuilles de ce livre d'une haute tenue, notamment celles concernant le départ en captivité de l'intéressé et de ses camarades allemands, après la chute de « Stalingrad ».

Pierre DURAND.

NOUS PARTONS EN CAPTIVITÉ

Le matin et l'après-midi du 1^{er} février 1943, nous crûmes bien notre dernière heure venue. Un feu continu d'artillerie lourde et de mortiers s'abattait sur Stalingrad-nord et, à cela, s'ajoutait une attaque aérienne d'une violence meurtrière contre les pitoyables restes des ruines de notre quartier. Accroupis dans notre cave constamment ébranlée, où tourbillonnaient poussière et sable qui nous empêchaient de respirer, nous entendions le bruit infernal que faisaient dehors la mort et l'anéantissement. Chaque instant pouvait marquer notre fin. Mais, ô miracle ! nous ne fûmes pas réduits en poussière, nous restâmes en vie et, peu après la fin de l'attaque, nous rampâmes rapidement à travers notre porte, avides de respirer à longs traits l'air hivernal froid et pur.

Les premières ombres du crépuscule s'étaient penchées, compatissantes, sur ce tableau d'horreur. Il régnait un silence angoissant. Notre quartier en ruine, qui nous était si familier, était à peine reconnaissable. Des changements profonds s'étaient produits autour de nous. Des rangées entières de maisons délabrées avaient complètement disparu. Là où s'étendaient des terrains vagues, s'élevaient maintenant des tas de gravats et de pierraille. Qu'étaient devenus tous les hommes qui avaient trouvé refuge dans ce monde de destructions ? Ça et là, des restes de bâtisses brûlaient en hautes flammes et, plus loin, à l'arrière-plan — ce qui me serra le cœur — les flammes s'élevaient au-dessus de l'endroit où s'était dressé un hôpital bondé de malades et de blessés.

Quelques jours auparavant j'y étais allé, entouré d'une petite troupe désespérée d'Italiens qui me remerciaient avec effusion, pour y déposer le chef du groupe, un jeune lieutenant blessé. A cette occasion, j'avais pu constater une fois de plus la profonde détresse qui régnait dans les postes de secours et les hôpitaux bondés. On nous avait éconduits presque à toutes les portes, aussi avions-nous longtemps erré de place en place avec notre pitoyable charge jusqu'à ce qu'enfin un médecin compatissant prenne le blessé en pitié et fasse que l'impossible devint possible. C'étaient des Italiens qui avaient été détachés par leur armée dans la boucle du Don avec une importante colonne de camions pour aller chercher du bois à Stalingrad. Le destin les avait devancés car il n'y avait déjà plus moyen d'échapper à l'encercllement. Dans l'enfer de glace et de sang, je plaignais particulièrement ces enfants du soleil méridional qui, dans cette bataille, loin de leur unité, devaient supporter des souffrances supplémentaires. En effet, ils se faisaient à peine comprendre et personne ne pouvait vraiment se sentir responsable d'eux dans un moment d'extrême détresse où se déchaînaient les égoïsmes.

L'angoissant silence qui s'étendait sur le paysage fantomatique qu'aucun bruit de guerre ne troublait plus, nous suivit jusque dans notre cave. Là, nous discutâmes de notre avenir. Une agitation presque malade s'empara de notre groupe où, jusqu'à présent, le laconisme avait régné. Maintenant, nos camarades, surtout les plus jeunes, se rebellaient contre les événements. Il fallait agir. On ne supportait plus de vivre dans cette cave qui pouvait devenir notre tombeau à la prochaine attaque. C'était comme si la volonté de survivre s'était soudain dressée au milieu de la stupidité de cette résistance et de ces souffrances que tous ressentaient. Comment les concepts depuis longtemps vidés de leur sens, de l'honneur, du devoir, de la discipline, de l'héroïsme militaire, pouvaient-ils encore jouer un rôle dans les sentiments, les pensées et l'action ! Rester en vie, revoir sa patrie et les siens, ces vœux brûlants étaient désormais le moteur de toute réflexion, de toute action. Partout où je m'étais rendu ces derniers temps, j'avais

trouvé la même attitude, le même état d'esprit. Même des officiers de carrière aux longs états de service ne songeaient plus à prendre au sérieux les ordres toujours en vigueur de combattre jusqu'à la dernière cartouche dans ce chaos et de se faire tuer en première ligne.

Quelques jours auparavant, un capitaine d'active de l'état-major avait quitté notre groupe malgré les ordres et nous avions trouvé cela tout naturel. Après de longs et secrets préparatifs, il était apparu vêtu d'une tenue camouflée blanche, accompagné de quelques supplétifs russes, pour prendre congé de nous. Son plan était de traverser par ses propres moyens les lignes russes et de rejoindre n'importe où le front allemand.

Cet exemple ne fut suivi que par deux de nos camarades : le jeune capitaine de Feldgendarmérie de notre état-major et notre assimilé interprète que j'avais appris à apprécier sur le plan humain au cours de longs moments passés ensemble. Leur décision avait été mûrie peu à peu mais hâtée finalement par la peur de la captivité et de poursuites impitoyables du NKVD. Je m'efforçais en vain de leur faire comprendre l'inutilité de leur entreprise. Il ne s'agissait pas seulement de rompre le cercle mortel de l'ennemi mais, encore plus, de couvrir une distance de plus de 300 kilomètres avec un équipement insuffisant, dans un froid mordant, à travers une steppe nue et gelée. Leurs corps déjà affaiblis par la faim ne pourraient fournir l'effort nécessaire. Je ne voyais pas la plus petite chance de salut dans une aventure aussi désespérée. L'interprète avait été envoyé chez nous juste après avoir terminé ses études universitaires. Durant des années, je m'étais entretenu avec lui, confidentiellement, de nos soucis secrets. Il n'était plus accessible aux arguments de la sagesse. Il fallait qu'il quitte notre groupe de camarades, la cave, l'enfer de Stalingrad. Il refusait d'attendre la mort sans rien faire et préférait se jeter dans ses bras en agissant.

Ce fut un adieu sans revoir...

Ceux qui restèrent gardaient chacun pour soi leurs pensées, leurs souhaits, leurs espoirs et leurs craintes. Personne ne songeait à soulager l'autre de sa charge, mais la camaraderie et le sort commun qui nous attendait rendaient cependant plus supportable le poids de ces heures écrasantes. Je vois encore les visages barbus, marqués par la peur et les privations. Nous avions tous l'air effondré, nous étions sales et ne pouvions dormir. Quand, pour la dernière fois, avions-nous pu changer de vêtements ? Depuis longtemps les plaisanteries et l'humour noir avaient disparu de notre groupe.

Même ce capitaine de réserve, toujours de bonne humeur et plein de joie de vivre, maire d'une ville de Silésie, s'était de plus en plus replié sur lui-même, visiblement profondément ébranlé et désespéré par les événements. C'était un loyal national-socialiste, un idéaliste, toujours prêt à vivre et à mourir pour ses idées. Maintenant, il voulait mettre fin à ses jours. Il n'était pas question pour lui, il l'avait toujours déclaré, d'être prisonnier des Russes. A la fin de la Première Guerre mondiale, il avait été prisonnier à l'Ouest et avait profondément souffert, physiquement et moralement, de la privation de liberté. Officier du contre-espionnage, il redoutait à juste titre d'être particulièrement maltraité par les Russes. Il était fermement décidé à mourir. Je m'efforçais vainement de le faire changer d'avis. Même en lui parlant de sa famille et de ses enfants dont j'avais souvent vu les photographies, je ne parvins pas à le détourner de son projet. Ce ne fut qu'au dernier instant, lorsque le percuteur de son pistolet s'enraya, que nous parvîmes à le persuader que le destin lui avait envoyé un signe.

Il y avait encore notre commandant du quartier général, un capitaine de réserve, magistrat d'un haut tribunal de Westphalie. Je l'enviais en silence, car il était le seul à avoir encore une activité sensée, à laquelle il se consacra consciencieusement et avec dévouement jusqu'à la dernière minute. Sa tâche consistait à assurer le ravitaillement du reste de nos hommes, logés dans une ruine proche et de notre petit groupe d'officiers dans la cave. Bien sûr, le pain tirait à sa fin — au cours des derniers jours il n'y en avait plus que 38 grammes par tête — et les vivres de réserve avaient été consommés mais il avait toujours réussi à se procurer un peu de viande de cheval pour nous. Alors que la fin approchait, il répartit entre nous un petit stock de conserves mis de côté et donna à chacun un viatique pour la route, la plus dure peut-être de notre vie.

Nous nous étions de plus en plus habitués à l'idée de capituler à la première occasion et de nous faire faire prisonniers. Notre vieux colonel adjoint qui était en liaison avec l'état-major du général Strecker dans l'usine de tracteurs*, nous indiqua cette éventualité et, bientôt, il en parla ouvertement.

La pensée de la captivité et des souffrances qu'elle impliquerait avait peu à peu perdu pour moi son caractère effrayant. Elle me semblait un moindre mal, une libération de l'enfer de Stalingrad devenu insupportable. Peut-être était-ce la voie vers le retour, dans ce sombre avenir, la réunion avec les miens, vers lesquels, dans les moments les plus angoissants, volaient mes pensées, mes souhaits et mes espoirs. Je n'avais plus à la fin qu'un désir, arriver bien portant et sans blessures en captivité.

Dans la matinée du 2 février, les nouvelles se multiplièrent, suivant lesquelles le Russe avançait avec des blindés et que, partout, on capitulait sans combat. Dans notre quartier, on disait qu'il ne fallait plus tirer. Même sans cela, la troupe n'opposait plus aucune résistance. Comme à la fin de l'automne on peut balayer d'un revers de main les mouches lasses, à demi-mortes, les masses d'hommes fatigués, épuisés par d'interminables souffrances et qui s'abandonnaient, apathiques, à leur destin furent rassemblées et amenées par les Russes. Ils sortaient par flots entiers des ruines, des abris et des caves, pour autant qu'ils pussent tenir sur leurs jambes, et formaient dans les rues de pitoyables cortèges. Notre petit groupe de survivants fut bientôt mêlé à cette multitude informe.

Au cours de ces premières minutes de captivité, j'éprouvai un sentiment de détente et de libération car, pendant les derniers temps, l'incertitude de notre situation entre la vie et la mort avait pesé sur nous tous comme une chape de plomb. La marche que nous commencions n'était-elle pas une évasion hors de

l'horreur et de la cruauté ? Au bout de cette route, dans un avenir lointain encore caché, clignotait peut-être la lumière de la douceur de la vie libre. Le changement qui s'accomplissait en nous et autour de nous avait toutefois quelque chose de bouleversant.

Le malaise du début fut peu à peu effacé par le déferlement d'un monde inconnu. Les premières choses qui me sautèrent aux yeux furent la fraîcheur, la bonne santé des vainqueurs, la simplicité enviable de leurs tenues d'hiver et leur bon armement. Partout, des pistolets-mitrailleurs et l'image uniforme de courtes vestes de mouton, de vareuses ouatinées, de bottes de feutre et de bonnets de fourrure avec de larges cache-oreilles.

Les soldats de l'Armée rouge étaient chaudement vêtus, bien nourris et parfaitement équipés. Leurs visages ronds, leurs joues colorées, formaient un contraste frappant avec la pâleur cadavérique, la saleté, les barbes de nos misérables silhouettes. Grelottants, épuisés, minés, nous étions accoutrés de vêtements d'hiver disparates avec des manteaux et des fourrures de toutes sortes, des couvertures, des foulards, des bonnets feutrés, des lainages et des chaussures crevées. Cette soudaine rencontre et cette confrontation me montrèrent d'un seul coup à quel effrayant niveau nous étions tombés et à quel point nous avions été peu préparés à ce mortel combat.

Je vécus les événements comme dans un demi-sommeil avec toutes les nouvelles impressions et sentiments qui m'assaillaient. Je vis le canon d'une mitrailleuse prête à tirer dirigé vers ma poitrine par un soldat de l'Armée rouge qui cherchait ma montre avec impatience, puis m'arracha mon pistolet. J'entendis les paroles rassurantes d'un capitaine de la garde qui nous garantissait la vie sauve, la sécurité et nos objets personnels. Il accompagna ensuite fièrement la multitude épuisée de ses prisonniers vers un état-major de l'arrière. Mais sa protection ne suffit pas pour nous épargner les premières amères humiliations que nous infligeaient nos vainqueurs remplis de haine.

Les cris sardoniques comme « Fascistes ! », « Fritz ! », « Hitler kaputt ! » alternaient avec les menaces, les injures grossières et les crachats de mépris. Plus loin, derrière le front, les premières scènes de pillage commencèrent. Des soldats des services de l'arrière se jetaient comme des loups dévorants et avides sur leurs victimes sans défense pour leur voler leurs bagages ou satisfaire leur rancune. On me dépouilla d'abord de ma pelisse, vieil objet de famille qui m'avait rendu d'incalculables services sur le front de l'Est. Mais, bien plus pénible me fut ensuite la perte d'objets que j'avais soigneusement mis dans mon sac ou répartis sur moi avant d'être fait prisonnier : quelques livres rares, des lettres et des photos de chez moi. Avec eux et mon alliance, le dernier lien fut rompu qui m'unissait encore à tout ce qui m'était cher. Il ne devait rien me rester de ce qui pouvait me rappeler ma vie passée et je souffrais vivement de m'en séparer.

Au cours de la première nuit sans sommeil de ma captivité, toute ma nouvelle misère s'abattit sans pitié sur moi. On m'avait tiré d'une ferme, séparé de mes camarades accroupis en rangs serrés, pour m'enfermer d'abord dans un poste de garde. J'y étais seul et complètement abattu au milieu d'une bande de soldats russes joyeusement bruyants. Ils m'avaient d'abord observé avec un mélange de curiosité et de méfiance, puis bientôt laissé à moi-même dans le coin le plus reculé de la pièce. Tandis qu'à l'extérieur crépitait un interminable feu d'artifice fait de fusées lumineuses allemandes, dans notre poste, la musique d'un phonographe résonna toute la nuit.

Des rythmes de danse se déchaînaient et, dans un piétinement sourd, de grosses bottes de feutre ne cessaient de gigoter à une vitesse surprenante sur le plancher de bois. Elles étaient plutôt étranges, ces sentinelles parmi lesquelles se trouvaient des Mongols aux yeux bridés. Quelques-uns s'étaient parés avec des bagues, des montres et toutes sortes d'objets pris aux Allemands. Sur leurs uniformes de l'Armée rouge, ils arboraient des dagues d'officiers allemands et leurs pistolets étaient attachés aux longues chaînettes qui servent à nettoyer les fusils allemands.

Outre les danses, le phono ne cessait de jouer des chansons populaires, des chants soviétiques et des marches. C'étaient toujours les mêmes airs, tantôt tristes et plaintifs, tantôt passionnés ou bien d'une violence sauvagerie, tous sur le mode mineur et souvent d'un caractère si étrange qu'ils m'angoissaient. Dans d'autres circonstances, cette musique aurait pu me séduire. Mais maintenant, elle me déprimait.

Tout le bruit et le laisser-aller qui m'entourait formaient un contraste criant avec mon état d'esprit. Arraché au cercle de mes camarades, abandonné à moi-même et à mes sentiments, au milieu des vainqueurs qui chantaient et dansaient joyeusement et avec lesquels je ne pouvais avoir aucun contact humain, je me sentais essulé jusqu'au plus profond de mon cœur, complètement déprimé, déraciné, coupé d'une patrie engloutie dans le lointain, impitoyablement livré à des puissances inconnues. Dépendre de la pitié du vainqueur, constamment surveillé, entouré de barbelés et d'armes menaçantes, contraint de renoncer à toute forme de liberté, la captivité signifiait pour moi une humiliation et un abaissement que je n'avais jamais connus.

Dans la détresse d'une existence apparemment vidée de sens, parviendrais-je à m'armer de l'indispensable patience et à déployer ma force de résistance intérieure qui, seules, pourraient combattre le danger menaçant du découragement et de l'anéantissement ?

Ces pensées m'occupèrent au cours du lent écoulement des heures, autant que le souci lançant des miens auxquels le destin impitoyable — pour la première fois visible pour tous — adressait ses sombres présages.

Suite dans le prochain numéro.

* L'usine de tracteurs fut un des derniers points de résistance de l'îlot nord de Stalingrad.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4^e trimestre 1985

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du Journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNIÈRE